

Objekttyp: **TableOfContent**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **70 (1982)**

Heft [3]

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

SOMMAIRE

Mars 1982

FEDERAL

Ecoles vaudoises :
le Tribunal fédéral
donne raison aux
féministes 5

SUISSE

Vers l'égalité 7

FETES

Deux 8 mars le 6 mars 8

LIVRES

9

CINEMA

Ferreri 10

DOSSIER

Logement et territoire 11
Quelques questions
à une architecte 14
Sus aux pelouses pelées 14
Habitations féminines 15

INTERNATIONAL

Mais que font-elles
donc autour d'une table ? 17

ENFANTS

Conte : « La sagesse
et l'autorité » 18

D'UN CANTON A L'AUTRE 20

TRAVAIL

Une place au marché 23

ECRIVAIN

Janine Massard 24

En couverture ce mois :

Photo Helena Mach

Editorial

Malgré la crise, un rêve

« Range ta chambre! » Le calcul est simple: à raison d'une fois par jour de quatre à dix-huit ans, sans oublier les années bissextiles, j'ai entendu cette phrase 5 481 fois — que l'on me pardonne donc si elle m'a marquée. Attachés à ces trois petits mots me reviennent aussi en tête sandales, livres, poupées, cahiers, mouchoirs, ficelle, papier de couleur, ciseaux, vieilles boîtes vides et autres objets inutiles, le tout pêle-mêle sur le tapis de ma chambre (car l'espace des enfants, c'est avant tout par terre) ainsi que la mine décomposée de ma mère devant ce champ de bataille. Et plus nettement encore, je me souviens de ma totale, sincère incompréhension d'alors face à ce désespoir maternel chaque jour resuscité: en quoi pouvait donc lui importer le désordre d'une pièce qu'elle-même n'occupait pas? J'étais responsable de son ordre autant que de son désordre: moi seule pouvait — à mes yeux — en être la victime.

Mais, c'est là que je me trompais: mieux vaut tard que jamais, je m'en rends compte vingt ans après... Ce désordre, « mon » désordre, ma mère le subissait elle-même directement, par sa seule vue, et en vertu du fait que ma chambre, comme le reste de l'appartement, faisait partie ni plus ni moins de son lieu de travail. Il y a, en effet, deux façons de voir les choses: plutôt que de dire des ménagères qu'elles travaillent à la maison, on peut aussi bien considérer qu'elles vivent sur leur lieu de travail. Chaque coin du logis, du haut des armoires jusque sous les lits, n'est pas pour elles seulement parties du décor, mais parties de leur champ de travail, de leur activité, que celle-ci soit secondaire ou principale. La cuisine, virtuellement, quelle que soit l'heure de la journée, c'est toujours la perspective des repas à préparer, la salle de bain celle des bains à donner, et la salle de séjour l'aspirateur à passer: à chaque pièce suffit sa peine, les femmes n'ont plus guère de place pour y goûter la détente d'un repas, d'un bain, d'un bon fauteuil.

Mais si les ménagères vivent sur leur lieu de travail, où donc trouvent-elles cet espace de « repli » que tous les architectes, tous les théoriciens s'accordent à considérer comme primordial? Quel peut être le lieu de retraite, de solitude, de répit, le refuge récréatif distinct de leur sphère d'activité?

Dans la revendication d'une chambre à soi, ce n'est pas tant l'idée de possession, d'appropriation personnelle qui me paraît importante. Dans de nombreux couples, en effet, ce sont les femmes qui décoorent l'appartement selon leurs goûts, leur caractère, à leur image en somme: de ce point de vue là, c'est donc bien leur territoire, peut-être même davantage que pour leur mari ou leurs enfants.

Non... Une chambre à soi importe, encore une fois, avant tout comme un lieu possible de repli face à la vie active, comme l'endroit du repos par opposition à son lieu de travail, comme le refuge à l'abri des contraintes et des obligations.

Pour trouver cet endroit, les travailleurs rentrent chez eux; les ménagères, en revanche, sortent de chez elles. Beaucoup d'entre elles vont même chercher — comble de paradoxe — dans les lieux publics un havre de paix. A défaut de cette « chambre à soi » qu'en 1930 déjà Virginia Woolf ressentait comme un besoin primordial, les ménagères n'ont encore pour retraite, cinquante ans plus tard, que l'intimité factice des salons de thé: c'est là que se trouve l'évasion, le quart d'heure de liberté, car elles n'y laveront pas leurs tasses après avoir bu le thé. Au même titre que le café, la tarte ou les sablés, c'est l'endroit même qu'elles consomment, comme le seul cadre libéré de toute association de pensée au travail qui reste à faire, à la vaisselle dans l'évier, aux tables à débarrasser.

Chez elles au contraire, ce sont les autres qui consomment: elles dispensent, le cadre, le thé, la tarte, les sablés. Tout y est champ de travail, tout y est perspective de tâches sans cesse recommencées et jamais terminées. Le désir d'une chambre à soi, dans cette optique, ce n'est rien d'autre qu'un espace libre, qu'un cadre possible au non-travail, au repos sans remords.

Une chambre à soi: pour le plaisir d'y voir danser, sans broncher, quelques grains de poussière dans la lumière du soir.

Corinne Chaponnière

une personne
toujours bien conseillée:



La cliente
de la

**SOCIÉTÉ
DE
BANQUE SUISSE**